

PEUPLE TRAVAILLEUR,

JOURNAL DÉDIÉ AUX INTÉRÊTS DES CLASSES AGRICOLES ET OUVRIÈRES.

Versez l'instruction sur la tête du Peuple; vous lui devez ce Baptême.

VOL. I.

MONTREAL, MARDI, 26 MARS 1850.

No. 9.



LA VEUVÉ DU SOLDAT.

C'était à la fin de l'automne.

Novembre avait atteint le moitié de son chemin.
Les languissantes et monotones
La nature pleurait le départ des beaux jours.
Il faisait presque nuit; au fond de la vallée
Déjà l'obscurité s'élevait plus
Qu'une émanation froide.
Dans le silence une ombre errait
Venait de sonner l'Angelus.
Des femmes à pas lents descendant le colline
Appelaient par un nom, une cellule au ruisseau;
Elle prit en sa main les yeux baigués de pleurs.
Entouré d'un lambeau de vêtement funéraire,
Un jeune enfant dormait sur son dos attaché;
Près d'elle un autre enfant marchait triste et penché,
Et recueillait dans ses ténèbres
Chaque soupir à sa mère arraché.
Il s'efforçait de lui cacher ses larmes;
Faut-il s'étonner, fille de soldat!
Son père l'embrassait le veille de son départ;
Il rapporta en journaux les débris de ses armes.
Souvent, de fatigue accablé,
Furtivement il regardait sa mère,
Et son cœur aussitôt retombait sur la terre,
De son mâle silence inquiet et troublé.
Elle avait par ses mots ramassés son courage;
Et l'âme en son cœur se faisait un jour de combat.
Marchons encore jusqu'au prochain village,
Haltons nos pas, voici la nuit.
On arriva. D'une voix ineffable
La veuve bien des fois murmure ses accents:
Au nom du ciel, où l'avez-vous la vie!
Faut-il plus de mes petits enfants?
Leur père est mort en servant la patrie!
Malheur dort. Faut-il m'en de l'attendre plus?
Faut-il la porte était fermée,
Sur la plaine inanimée
Le corps était étendu à ses pieds superflus.
Après les croassements de l'église gothique
Le jour s'élevait, et son pâle croissant
Sur la plaine noire d'un héritage antique
Ne laissait plus tomber qu'un rayon languissant.
Demourez hospitaliers au malheur oppressé,
Jadis toujours ouvert au pauvre, au voyageur.
Une petite croix en protégeant l'entrée,
C'était la maison du pasteur.
Hélas! aux jours affreux des tempêtes civiles
Le village dispersé, et n'est point de croix.
L'orphelin de l'homme d'une porte le défilé,
Et le pauvre abandonné sans secours, sans asile,
Vient frapper à la porte d'un cœur sur le seuil.
C'est un cœur fait pour ceux plus d'espérance!
O mes enfants! C'est moi qui suis votre mère!
Venez, au pied du temple implorons un dévouement.
Votre père n'est plus, mais nous attend près de lui.
La veuve ainsi parla. Le portail battant
Répéta leurs soupirs encore quelques instants.
Et le matin, à l'heure où se levait le jour,
On avait vu de loin les enfants et la mère,
Ou accourus, mais il n'était plus temps.

INSTRUCTION POPULAIRE.

LE BONHEUR.

Que d'aveugles courent après le bonheur et ne trouvent que la satiété et l'ennui! — Qu'ils ouvrent les yeux, qu'ils changent de route, et ils auront bientôt atteint l'objet de leurs efforts. Le germe du vrai bonheur est dans la foi; aussi Dieu, toujours juste, l'a faite

facile pour tous. Est-il un seul homme en effet, susceptible de ramener un instant ses regards sur lui-même, sur son organisation si merveilleuse et si fragile tout à la fois, sur les phénomènes qui nous entourent de toutes parts, sur cet ordre si admirable de l'univers impassible au milieu des bouleversements du globe, qui puisse méconnaître l'existence de Dieu? Quoique les bornes de notre organisation ne nous permettent pas de concevoir d'une manière sensible ce créateur de l'univers, d'entrer dans les secrets d'une puissance devant laquelle tous nos progrès et notre orgueil sont contraints de s'avouer si petite, nous ne pouvons nier son existence; et ce sentiment que Dieu même a mis en l'homme, malgré l'imperfection de sa nature, n'est pas un des témoignages les moins merveilleux de la toute-puissance divine!

Oui, tout homme simple et de bonne foi qui veut ouvrir les yeux, interroger sa conscience, demeure convaincu qu'il existe un Dieu tout-puissant, bon et juste envers tous; car ces dernières qualités sont inséparables d'une puissance sans bornes.

Il faut bien convenir dès lors que notre séjour ici-bas ne peut être qu'un passage, et que notre hymne à l'éternité.

En effet, si nous ne sommes pas tous les jours l'homme de la mort ou méconnu, exposé aux chagrins de la mort, qui nous assignent tous, terminant nos jours et les souffrances, une vie toute d'amertume et de privations; tandis que le méchant, comblé d'honneurs et de richesses, fêté, honoré, est frappé au milieu des plaisirs, et meurt sans avoir eu le temps de les regretter? L'histoire ne nous montre-t-elle pas trop souvent, hélas! l'innocent périssant par le poignard de l'assassin! tandis que le criminel, entouré d'honneurs et d'hommages, jouit tranquillement d'une fortune et d'une position usurpées? Et ces nombreux martyrs de notre religion!... n'ont-ils pas payé des supplices les plus affreux une vie toute de charité et de dévouement pour l'humanité?... Et tout serait fini... et victimes et assassins seraient confondus dans le même néant! c'est impossible! Soutenez que l'homme tout entier est frappé par la mort, que la vie est toute sa destinée, c'est méconnaître le Créateur! Quelle inconcevable présomption peut ainsi porter l'homme à nier cette puissance qui de rien a fait l'univers et le dirige d'une main si sûre à travers les siècles. Comment penser qu'au milieu d'un ordre si merveilleux, elle se pu placer une œuvre aussi imparfaite que la destinée humaine, telle que nous la voyons ici-bas? N'est-ce pas pousser l'aveuglement et l'absurdité au delà de toutes limites?... Aussi ne rencontre-t-on guère d'incrédules à cet égard que parmi des hommes sans aucune instruction, incapables de raisonnement et chez lesquels les mauvaises passions ont étouffé dès l'enfance cet instinct de l'éternité que l'on retrouve chez les nations les plus sauvages!

Mais de la part de ceux qui acceptent l'éternité, comment expliquer l'indifférence avec laquelle ils s'en occupent et l'importance qu'ils donnent aux choses de ce monde? Je ne sais; peut-être qu'à cet égard tous ne sont point également blâmables. — Je ne veux point entrer dans la discussion du bien et du mal, et décider quels sont les innocents, et

quels sont les coupables. Je pense qu'on commet sur ce point beaucoup d'erreurs; je crois que la bonté et la justice de Dieu n'ont pas plus de bornes que sa puissance; je crois qu'il mesurera sa pitié à la fragilité de sa créature, et je m'incline devant une volonté que je ne comprends pas. Je me garderai bien de prêcher au nom de Dieu des chrétiens une doctrine sans charité; je n'ai d'autre intention que de montrer qu'il nous donne à tous, plus ou moins doués d'intelligence, riches ou pauvres, un moyen sûr et facile de jouir ici-bas du bonheur que comporte notre nature.

Pour cela, il suffit de reconnaître que la vie n'est qu'un passage et l'éternité notre but. Erreurs, fautes, souffrances, misères de toutes espèces se trouveront là leur remède. Travaillons pour le ciel au lieu de nous tourmenter des biens et des maux d'ici-bas, et le bonheur devient aussitôt chose facile. Plus d'ambition, plus d'amour-propre, plus d'envie, plus d'amour éternel des richesses et des plaisirs, et par conséquent jamais de remords; au lieu de ces fatales passions qui traitent après elles tant de soins pénibles et de chagrins, et ne nous procurent que des jouissances fugitives et bien imparfaites, nous trouvons la charité, source intarissable d'un bonheur après lequel nous courions en vain; au lieu d'adversaires ou d'ennemis à observer ou tromper, nous n'avons plus que des frères à secourir et leurs bénédictions à recueillir. Les plaisirs du monde, loin de nous satisfaire, ne produisent que la satiété et le dégoût; la pratique journalière du bien; l'indulgence, la justice, la charité, nous procurent le calme de la conscience, et cette satisfaction intérieure qui n'a besoin ni des éloges ni des honneurs d'ici-bas. Quand, redoutant les passions, nous les regardons comme la cause de la plupart des maux qui affligent l'humanité, nous ne voyons que leurs effets, que ce mauvais usage qu'en fait l'homme abandonné à lui-même et à son inexpérience. Considérées dans leur nature, sortant de la main de Dieu, ces passions sont le don le plus beau du Créateur; elles naissent et se développent en même temps que la beauté des formes, comme pour faire de la jeunesse un âge merveilleux. Si, animé par la foi, cet âge puissant appliquait au bonheur de la société ce feu divin, le plus souvent follement dépensé dans des plaisirs fugitifs, il arriverait aux vertus les plus sublimes.

Cette foi dans l'éternité, cette confiance dans la justice divine, biens si précieux dans toutes les circonstances de la vie, de quelles ressources ne nous sont-ils pas dans l'adversité? Pour le malheureux abandonné du monde, rien ne supplée à la religion; elle seule peut le soutenir; mais elle fait plus encore, et la pensée que ses souffrances lui seront comptées les lui rend plus légères. Il regarde la mort en face sans la craindre ni la désirer. Pourquoi hélas! une éducation orgueilleuse et sans base, qui n'a pu faire que de pauvres philosophes, n'a-t-elle pas permis que ces vérités arrivassent à cette foule de jeunes gens que le défaut de principes conduit chaque jour au suicide? Combien de familles jouiraient encore avec bonheur d'existences qui ne leur laissent que d'amers souvenirs.